

autres signalés par Wilson. Mais, avec toute notre bonne volonté, nous sommes incapables d'y reconnaître la forme octogonale de la tour bâtie par Agrippa. En tout cas, comme le mot grec Pséphis veut dire petite pierre, il faut convenir, en voyant les substructions de l'édifice, que le nom lui aurait été donné par antiphrase. C'est ici un des points importants pour se reconnaître dans la délimitation des trois enceintes de l'antique Jérusalem. Un fragment de mur de sept mètres de haut sur quinze de large et vingt et un de long affirme l'importance stratégique de cette position.

La porte de Jaffa, que nous traversons pour rentrer à Saint-Étienne, offre, même sur le soir, un aspect des plus animés. Comme aux temps bibliques, ici se traitent encore la plupart des affaires. Des marchands, des chameliers, des curieux, des désœuvrés s'agitent, s'interpellent, se culbutent. D'autres, surtout des vieillards, se réjouissent aux derniers rayons du soleil couchant et méditent peut-être sur les vicissitudes de l'existence. On comprend qu'autrefois les prophètes soient allés à la porte des villes, comme au milieu d'un forum, faire entendre au peuple les menaces de Jéhovah. Nous voyons passer un gros personnage auquel trois serviteurs, deux en tête et un en queue, ouvrent brutalement passage à travers la foule. C'est le cadî. Viendrait-il par hasard de juger? En installant ici son tribunal, il n'aurait fait que suivre les vieilles traditions d'Israël. Adrien y fit ériger un pourceau de marbre

pour humilier les Juifs et leur rappeler que l'entrée de Jérusalem leur était interdite. Les portes, garnies de fer, sont énormes. Je doute que celles de Gaza, enlevées par Samson, aient été plus massives.

Nous saluons notre consul en passant. Un de ces jours nous le verrons plus longuement. C'est un très aimable homme, actif et intelligent. Il ne représente pas seulement la France, il l'aime passionnément et travaille à ne pas la laisser amoindrir ici.

Lundi, 19 mars.

A cinq heures du matin je fête saint Joseph en célébrant le divin sacrifice sur l'autel même du saint Sépulcre. Dire que c'est sur un tombeau que repose notre foi, et que cette foi demande et obtient le sacrifice entier de nous-mêmes depuis dix-neuf siècles et dans tous les milieux! L'insuffisance apparente de la cause, mise en regard de l'immense résultat, n'est-elle pas une preuve que le divin est ici? Comment expliquer cette série de phénomènes: un tombeau qui enfante le monde chrétien, un mort qui donne la vie, et un crucifié qui assure la gloire? Je ne connais qu'une réponse satisfaisante, elle est dans l'épithaphe qu'il aurait fallu graver ici telle que l'ange l'avait dictée: SUR-REXIT, NON EST HIC!

S'il ne fut plus là le lendemain du sabbat, c'est où qu'on l'avait enlevé, ou qu'il était sorti de lui-même. L'enlever, nul n'y avait intérêt, nul n'eût osé l'entreprendre, car le sépulcre était gardé; nul n'a même soupçonné qu'on pût le faire, puisqu'au lendemain du sabbat tous sont surpris de trouver le sépulcre vidé. Il est donc sorti. Et, en effet, on l'a vu vivant, on l'a entendu, reconnu, touché, adoré. De ses humiliations et de ses souffrances, il ne lui restait plus rien. Il vivait à l'état glorieux. Ceux qui l'ont vu, après avoir été d'abord inroyants, ont été ensuite tellement certains de sa résurrection, que pour l'annoncer ils ont aussitôt quitté leur repos, leur famille, leur patrie. Rien dans leur façon d'agir qui indique des illuminés. Quant à être des convaincus, ils ont donné leur tête pour le prouver. En même temps, le Vivant lui-même établissait la valeur de leur témoignage en faisant passer sur le monde un souffle qui le bouleversait et le jetait au pied de la croix frémissant, révolté, mais à jamais vaincu.

La preuve qu'il avait été véridique dans sa vie n'est-elle pas dans cette puissance qu'il exerce après sa mort? Dieu le Père, en permettant le plus grand de tous ses miracles, ne s'est-il pas donné pour garant de la sainteté de son œuvre? Oui, le sépulcre de Jésus-Christ est bien la raison dernière d'un bouleversement, d'une transformation, d'une création que, sans lui, notre esprit ne saurait comprendre.

Jé dépose sur cet autel, où la Victime fut ense-

velie, et d'où elle sortit triomphante pour inaugurer son éternelle royauté, mes plus instantes supplications. Que Dieu donne sa grâce et sa vie à tant d'êtres qui me sont chers!

Malgré l'heure matinale, la foule circule nombreuse de toutes parts. Les Russes sont admirables de recueillement et de foi. Parmi ceux qui prient la face contre terre, plusieurs arrosent le sol de leurs larmes. J'observe plus particulièrement un homme dans la force de l'âge, mieux vêtu, moins démonstratif que les autres. Quand il se relève, j'admire sa belle tête virile, toute bouleversée par l'émotion. Sa poitrine est constellée de décorations. De tels croyants sur un champ de bataille doivent être des héros.

A huit heures, nous allons à Casanova. Le F. Liévin doit nous faire visiter l'aire où fut le temple de Jérusalem. C'est une excursion importante; les cawas du consulat nous précèdent.

Par la rue qui descend directement de la porte de Jaffa, nous abordons le Haram-ech-Chérif. Une porte double, ornée de colonnes torsées, en marque l'entrée. Elle est dite *de la Chaîne*, Bab-es-Silsileh. Notre première impression en pénétrant dans la vaste enceinte est celle de la surprise. De la terrasse de l'*Ecce-Homo* nous avïons très imparfaitement saisi les vastes proportions du trapèze qui constitue l'aire sacrée. Il a environ un demi-kilomètre du nord au sud et une moyenne de trois cents mètres de l'est à l'ouest.

Ceci nous déconcerte un peu tout d'abord et me-

nacé de nous rejeter dans les théories de Ferguson, qui y a trouvé la place du temple, d'Antonia, du Calvaire, du saint Sépulcre et même du monument d'Alexandre Jannée. Mais ces hypothèses sont de tout point insoutenables. Sans nous en préoccuper davantage, commençons par rétablir le site et les proportions de la tour Antonia.

On sait par Josèphe¹ que cette forteresse, édiflée au nord du temple par les princes asmonéens et d'abord appelée Baris, avait une tour de cinquante coudées de haut à chacun de ses angles, sauf celle du sud-est, qui en mesurait soixante-dix, et permettait ainsi aux soldats romains de surveiller le temple dans toute son étendue. C'était plutôt une ville qu'un château fort, car il y avait des cours avec des portiques, des bains, de grands espaces pour camper, en un mot, des appartements de toute sorte qui en faisaient à la fois un palais et une cité. Je ne serais pas éloigné d'admettre que, si elle était protégée au nord par un fossé dont le Birket-Israël marque la place, elle descendait au sud jusqu'à la porte Dorée, où se trouva peut-être l'entrée de sa plus haute tour. On sait que Ferguson en fait la porte monumentale qui conduisait directement à la basilique constantinienne du Saint-Sépulcre, et, en tournant à gauche dans l'atrium, à l'église du Golgotha.

Il est dit qu'à l'angle nord-ouest Antonia était bâtie sur un roc élevé et escarpé. Allons d'abord

¹ *Antiq.*, xv, 11, 4; *B. J.*, v, 5, 8.

constater l'exactitude de cette affirmation en traversant le rectangle qu'elle dut occuper, et qui est actuellement une vaste cour où quelques petits Arabes prennent leurs ébats, tandis que de vieux derviches y rêvent paisiblement à l'ombre des cyprès. Ils sont chez eux, et nous, les vrais héritiers d'Israël, nous ne sommes entrés sur l'aire du temple que grâce à l'éloquent baghchich. L'affirmation de Josèphe est exacte. A son angle nord-ouest, la tour était sur une masse de marne pétrifiée. Jusqu'à une hauteur de plusieurs mètres on voit que la main de l'homme y a pratiqué une entaille verticale assez laborieuse. Il faut croire que toute l'aire où se trouvait Antonia avait été elle-même soigneusement aplanie, car nous n'y voyons pas les inégalités qui caractérisent d'ordinaire les vastes surfaces rocheuses.

Laissant derrière nous la forteresse d'Hérode et ses sanglants souvenirs, essayons sans retard de retrouver le temple d'autrefois à travers les constructions d'aujourd'hui. Tout d'abord on est frappé de voir qu'au milieu de la grande enceinte du Haram il s'en détache une autre, réduction apparente de la première, mais plus élevée de deux mètres environ. Elle est taillée dans le roc, ce qui n'empêche pas Ferguson d'y chercher le jardin de Joseph d'Arimatee. On l'aborde par une série d'escaliers très doux, pratiqués dans le mur qui l'entoure. Cet exhaussement de terrain ne donne qu'une idée incomplète des différents niveaux ou des terrasses qui, tout en suivant le mouvement

des rochers, se superposaient pour former l'aire de l'ancien temple jusqu'au point culminant sur lequel, d'après les rabbins, était édifié le *Naos* proprement dit. Ce point se trouvait au nord-ouest de l'enceinte, laissant ainsi pour le développement du parvis un grand espace au sud et à l'est, un espace plus restreint au nord et enfin un encore moindre à l'occident.

Par une des gracieuses arcades, disséminées sans ordre sur le pourtour de cette seconde enceinte, et comme oubliées par les dévastateurs, nous atteignons la plate-forme qui certainement fit partie de l'ancien temple. On ne se défend pas d'une forte émotion en foulant ce sol qui fut l'auguste sanctuaire d'Israël. Tandis que le F. Liévin raconte quelques légendes musulmanes aux visiteurs qui le suivent, je cherche à m'isoler. Tout naturellement ma pensée se reporte à la grande scène de la consécration du temple par Salomon. C'est une des plus belles pages de l'Écriture. Elle me console des puérités égyptiennes racontant comment Pian-Khi avait tiré le verrou du temple de Râ et mis en ordre la barque Mât et la barque Seket. Placé devant l'autel de Jéhovah, en face de tout le peuple réuni, les mains étendues vers le ciel, tandis que la nuée remplissait la maison du Seigneur, ici même où je suis, Salomon s'écriait : « O Jéhovah ! Dieu d'Israël, non, il n'est pas de Dieu comme toi, ni là-haut dans les cieux, ni ici sur la terre. Tu gardes l'alliance et la miséricorde envers tes serviteurs qui

marchent en ta présence de tout leur cœur. Mais quoi ! Dieu habiterait-il réellement sur la terre ? Voici que les cieux des cieux ne peuvent te contenir, combien moins cette maison que j'ai édifiée ! Et cependant, Jéhovah, mon Dieu, sois attentif à la prière de ton serviteur. » Et il priait ce Dieu de ne pas délaissier son peuple, de lui pardonner ses égarements quand il viendrait les pleurer ici, de lui accorder la victoire, la pluie, l'abondance en temps utile. Répondant à cette prière, Dieu disait plus tard à Salomon : « Si vous et vos fils n'observez pas mes commandements, j'exterminerai Israël du pays que je lui ai donné, je rejeterai loin de moi la maison que j'ai consacrée à mon nom, et Israël sera un sujet de sarcasme et de raillerie parmi tous les peuples. Et si haut placée qu'ait été cette maison, quiconque passera près d'elle sera dans l'étonnement et sifflera en la voyant détruite. » Comme la menace s'est affreusement réalisée ! Et dire que la leçon n'a jamais profité à Israël ! Après avoir vu raser le premier temple, il n'a pas mérité de conserver le second.

Ici, il y a un peu plus de dix-huit siècles, régnaient quatre vastes portiques pavés de pierres de diverses couleurs et couverts en bois de cèdre. Un triple rang de colonnes corinthiennes en marbre blanc les soutenait à douze mètres de hauteur. Le temple du Seigneur était entouré par cette splendide construction. Sans doute le palais du Roi et la maison de la Forêt du Liban, élevés jadis

par Salomon au sud de l'édifice sacré, avaient disparu, mais Hérode en avait profité pour agrandir le parvis de Gentils et préparer ainsi l'avènement officiel des nations à la religion définitive de l'humanité. Sous l'un de ces portiques que l'on appelait Royal, Jésus se promena plus d'une fois, s'entretenant avec ses amis ou luttant, terrible et inexorable, contre ses adversaires. C'est de la vaste cour qu'ils entouraient, et dont le site probable dut être entre la plate-forme où nous sommes et la mosquée El-Aksa, que le Maître chassa les vendeurs et les changeurs profanant la maison de Dieu. La place de ces gens-là était dans les rues formées au dehors par la ligne des remparts, et au dedans par celle des portiques. Elles avaient été ménagées dans d'assez larges proportions pour suffire à l'étalage de tous les trafiquants de bêtes et d'argent. La cour des Nations était pour les croyants incirconcis, et non pour les animaux.

Par la tour Antonia au nord, par le mur extérieur qui longeait la vallée sur les trois autres côtés et par son quadrilatère de portiques, le temple était donc environné d'une double enceinte formidable.

Au fond du parvis des Gentils, en se rapprochant du *naos* proprement dit, l'exclusivisme juif avait dressé une balustrade d'un mètre cinquante de haut. C'est ce que les talmudistes appellent le *Soreg*. Très habilement travaillée, elle se trouvait coupée de distance en distance par des colonnettes

carrées qui portaient, les unes en grec, les autres en latin, la défense pour tout gentil d'aller plus avant. N'en pas tenir compte c'était risquer sa vie. Une de ces inscriptions a été retrouvée par M. Clermont-Ganneau dans le mur d'un petit cimetière musulman, au nord-ouest du Haram. On la voit au musée du Louvre.

Par un escalier de quatorze degrés, on arrivait ensuite à l'*Antemurale* ou le *Hel*, plan large seulement de cinq mètres, qui isolait des cours le mur de l'enceinte sacrée. Ce mur, haut de douze mètres, avait quatre portes au nord, une au midi et la principale au levant. On les abordait par cinq degrés, et par conséquent la cour où l'on entrait était au-dessus de l'*Antemurale*, qui lui-même était plus élevé que le parvis des Nations.

Cette cour se partageait en deux : la première, en entrant par la porte du levant, était celle des femmes, *Azarath-Naschim*. La seconde, où on arrivait par quinze degrés en hémicycle et la porte en bronze de Nicanor, était le parvis des hommes ou des Israélites, *Azarath-Yisraël*. Elle avait quarante-cinq mètres du nord au sud et six mètres seulement de l'est à l'ouest. Là une balustrade, au milieu de laquelle étaient les trois degrés d'où les prêtres bénissaient l'assemblée, marquait le commencement du parvis sacerdotal, *Azarath-Cohanim*, qui avait la même largeur que le précédent, mais une profondeur de cinquante-cinq mètres. Il entourait le temple proprement dit de tous côtés, sauf au couchant. Au nord et au sud étaient mé-

nagés divers appartements pour les nécessités du culte.

C'est dans ce parvis qu'était l'autel des holocaustes. On y portait les victimes par une pente douce du côté du midi. Si la roche Es-Sakkarah, que nous allons voir tout à l'heure, fut vraiment le point d'appui de cet autel, il n'en faut pas davantage à notre imagination pour reconstituer dans sa belle harmonie toute l'enceinte du temple. Au delà de l'autel était la mer d'airain, immense coupe ornée par le ciseau des artistes de fleurs de lis et de coloquintes. Elle reposait sur douze bœufs de bronze. Plus loin et par douze degrés les prêtres montaient à une porte magnifique de richesse et de proportions, qui donnait accès au *Hékal*, le Palais ou *Kodesch*, le Lieu Saint. Cette porte, sorte de pylône ou pronaos des temples égyptiens, était ouverte et plus élevée que le temple lui-même. Deux colonnes de bronze, Jakin et Boas, la précédaient comme deux obélisques.

Dans le *Hékal* étaient l'autel des parfums, en bois de cèdre et couvert de lames d'or, le chandelier à sept branches et la table des pains de proposition. Au fond, un voile cachait le *Debir*, ou Saint des saints, et dans ce sanctuaire auguste, où seul le grand prêtre pénétrait une fois l'an, au jour des grandes expiations, il n'y avait qu'une pierre, celle sur laquelle avait reposé l'arche avant la captivité de Babylone. C'est sur cette pierre que le grand prêtre allait solennellement placer l'encensoir. Le marbre, les bois précieux, les plaques

d'argent et d'or brillaient partout. Aux colonnes Jakin et Boas était suspendue la colossale grappe d'or qui symbolisait Israël, la vigne du Seigneur, et Israël, prosterné autour du glorieux sanctuaire, rendait à Jéhovah le seul honneur qui le glorifiait au sein de l'humanité corrompue. Ici avaient retenti les hymnes sublimes de David. Ici avaient été multipliés les sacrifices symboliques, en attendant le sacrifice réel, infini, et désormais unique qui devait sauver le monde. Ici s'étaient prosternés les rois et les pontifes. Ici sont passés et ont parlé les prophètes. Ici, clôturant et résumant leur illustre lignée, accomplissant les oracles séculaires, le Seigneur Jésus-Christ, Désiré des nations, est venu; et cette maison, bâtie sur les ruines de l'ancienne que le fer, le feu et la fureur des hommes n'avaient pu entièrement supprimer, a eu plus de gloire qu'elle en abritant le Messie. Dieu, le Seigneur des armées, l'avait prédit¹. Voilà le passé.

Voici le présent. Il me navre, et je n'en donnerai pas tous les détails.

Sur la roche qui fut l'autel des holocaustes s'élève le Koubbet-es-Sakrah, nommé aussi, mais mal à propos, la mosquée d'Omar. Cette coupole gracieuse, surmontée d'un croissant fermé et reposant par un tambour sur un octogone régulier, abrite un large rocher à la surface nue, tourmentée, et aux côtés perpendiculairement taillés vers le couchant et le septentrion. La pierre vénérée, disent les musulmans, porte la trace des pas de

¹ Aggée, II, 8.

Jésus et de Gabriel; mais elle est surtout vénérable parce que de ce piédestal Mahomet, sur la jument El-Bourak, s'est élevé au ciel. Depuis, cette masse énorme, que nous voyons pourtant assez bien assise sur terre, demeure, d'après eux, miraculeusement suspendue dans l'espace. C'est son châtiment. L'insensée avait voulu suivre le prophète dans son ascension! Un dais et une balustrade la protègent de toutes parts. Autour d'elle viennent se grouper les reliques du prophète. On nous montre dans un édicule en marbre le bouclier d'Hamzèh, disque de métal qui n'a certainement pas appartenu à l'oncle de Mahomet; la pierre du Prophète avec l'urne d'argent qui contient deux poils de sa barbe, enfin son drapeau vert enroulé autour de sa lance et la bannière d'Omar.

Sous la roche est creusée une chambre assez large. C'est là que M. Fergusson place la sépulture de Notre-Seigneur, car la mosquée Es-Sakrah est pour lui l'église du Saint-Sépulchre. Nous y descendons. Une dalle résonne sous nos pieds. Elle recouvre, dit l'iman, le puits des âmes. Non, il n'y a pas plus ici le puits des âmes que le tombeau de Jésus. Il y a eu l'ouverture qui buvait le sang des victimes de l'ancienne Loi, et si on suivait dans ses profondeurs ce conduit souterrain, on trouverait sa direction en pente inclinée vers le Cédron. Taisez-vous donc, conteurs d'absurdes légendes. Ici jadis l'ange étendait sa main sur Jérusalem pour la détruire, et Jéhovah cria : « Assez ! » Or l'ange

¹ II Rois, xxiv, 46 et suiv. - I Paralip., xxi, 45 et suiv.

était près de l'aire d'Aravna le Jébuséen, et David, qui avait vu l'épée de l'ange tournée contre la ville sainte, dit à Jéhovah : « Voici, j'ai péché! C'est moi qui suis coupable, mais ces brebis, qu'ont-elles fait? Que ta main soit donc sur moi et sur la maison de mon père! » Et Gad vint vers David et lui dit : « Monte, élève un autel à l'Éternel dans l'aire d'Aravna le Jébuséen. Et David monta. Aravna, qui foulait alors le froment, le vit venir avec ses serviteurs, et, se prosternant devant lui la face contre terre, il lui offrait l'aire, les bœufs et le bois des attelages pour l'holocauste en disant : « Que Jéhovah te soit propice! » Mais David voulut payer le tout six cents sicles d'or. C'est ici qu'il immola ses victimes à l'Éternel; et l'Éternel, qu'il invoquait, lui répondit par le feu du ciel sur l'holocauste. Plus tard Salomon bâtit le temple en ce même lieu où avait adoré son père¹. Voilà les grands souvenirs de cette pierre.

La mosquée se compose de trois enceintes concentriques, dont la plus étroite renferme le rocher vénéré. Les deux autres sont formées par des piliers sculptés et des colonnes disparates, remontant peut-être à une haute antiquité. L'ensemble de l'édifice est heureusement réussi; la simplicité, l'élégance et la grandeur s'y trouvent fort bien harmonisées. Au dehors, quatre portes et une série de fenêtres ogivales, des dessins figurés par des plaques de marbre et de faïence, lui donnent de la grâce et de la légèreté. Sur l'azur

¹ II Paralip., iii, 1.